



Volume 18(1)  
ISSN 1756 - 4476

## **L'écriture des poilus à l'aune des normes scolaires – une étude stylistique**

Anne-Laure Kiviniemi  
Université de Tampere

### **Résumé**

Cet article étudie le lien entre écriture des poilus et normes de l'école sous la Troisième République par la comparaison stylistique de lettres de deux soldats aux parcours scolaires différant de par leur longueur et de par leur contenu. Sont passés en revue les phénomènes d'intériorisation des normes et les cas d'écarts. L'analyse comparative de deux écritures révèle la « déchirure du pouvoir d'expression » (Balibar, 1985 : 406) entre un bénéficiaire de l'instruction primaire et un bénéficiaire de l'instruction secondaire.

Mots-clés : stylistique, normes, écritures non littéraires, instruction primaire, instruction secondaire, Troisième République

### **Abstract**

This article examines the link between writings of French soldiers during World War I and norms inculcated by the French Third Republic schools via a stylistic comparison of two letters from soldiers of different school background. We review phenomena of norm interiorization and cases of deviation. The comparative analysis will show the “gap of expressive power” (Balibar, 1985: 406) between a recipient of primary instruction and a recipient of secondary instruction.

Key-words: stylistics, norms, non-literary writings, primary instruction, secondary instruction, Third Republic

Pendant la Première Guerre mondiale, de nombreux soldats ont pris la plume pour rassurer leurs proches et partager leur quotidien avec leur famille, et ce quel que soit leur degré d'alphabétisation. Le conflit a généré une multitude d'écrits non littéraires. Nous possédons ainsi une masse de documents permettant de voir l'usage de la langue à un point précis de l'histoire.

L'existence même de cette masse d'écrits, une trentaine d'années après la mise en place de la scolarisation obligatoire, permet de juger de l'efficacité de l'enseignement sous la Troisième République. Proclamé le 4 septembre 1870, le nouveau régime, qui apparaît après quasiment un siècle d'instabilité politique, est fragile en ses débuts : une restauration monarchique le menace. Une fois le danger écarté, les Républicains vont s'appliquer à enraciner la culture républicaine dans tout le pays et à établir un consensus sur un régime devant réconcilier les Français entre eux. L'objectif est de former des citoyens et des patriotes capables de voter avec discernement et capables de défendre les institutions. Cette tâche incombe à l'école qui devient alors un outil pour bâtir la cohésion nationale. Or les Républicains sont convaincus que la construction de l'identité nationale passe par l'appartenance à une même culture et par une langue commune à tous les Français : « La société ne peut vivre que s'il existe entre ses membres une suffisante homogénéité : l'éducation perpétue et renforce cette homogénéité en fixant d'avance dans l'âme de l'enfant les similitudes essentielles que réclame la vie collective » (*Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, 1911 : s.v. Éducation*). Il s'agit « "d'instruire" d'une manière uniforme à travers la France les enfants du peuple » (Chervel, 1977 : 167). L'école va donc imposer les normes de la langue standard pour diffuser des valeurs et des règles communes.

L'examen de l'écriture de soldats de la Première Guerre mondiale permettra de mesurer la pénétration de la culture scolaire dans la société française et de voir comment cette culture scolaire se manifeste dans la langue des poilus. Il s'agira de

réévaluer les effets d'une école devant inculquer des normes et des convictions sur la langue véritablement utilisée au début du 20<sup>e</sup>. La réflexion, au carrefour du linguistique, de l'historique et du social, portera donc sur les rapports des individus au pouvoir : leur écriture révèle-t-elle une soumission au français normatif et aux valeurs républicaines ou pas ? Il s'agira ainsi de déterminer si les soldats subissent le dogmatisme scolaire ou s'ils en profitent pour devenir des penseurs libres. Le lien complexe unissant écriture et normes sera appréhendé par l'analyse de l'écriture des poilus à l'aune des normes scolaires.

### **Vers une homogénéisation du peuple français ?**

Avant de passer à l'analyse proprement dite, quelques précisions doivent être données sur l'école, moyen de mise en œuvre de la politique scolaire de la Troisième République, et sur l'objectif politique des Républicains.

Parler de l'école peut donner l'impression d'une institution une et indivisible. Or, comme l'explique Antoine Prost (1968) dans son étude sur l'enseignement en France, l'institution scolaire sous la Troisième République avant 1914 est un ensemble hétéroclite. La France de la fin du 19<sup>e</sup> siècle juxtapose deux écoles distinctes : l'école secondaire (de 8 à 18 ans) qui mène au baccalauréat et l'école primaire (de 6 à 13 ans) qui mène au certificat d'études. Dans chacune de ces écoles, il y a deux types d'enseignement : l'enseignement laïc et l'enseignement libre. L'existence d'un tel système s'explique par le fait que l'institution scolaire est le produit de la société qui l'engendre.

L'école reproduit la division de la société en classes antagonistes.

Aux classes dirigeantes, l'école secondaire avec la culture classique ou scientifique dont elles ont besoin et qu'elles peuvent payer ; pour le peuple, les rudiments suffisent, pourvu qu'ils soient imprégnés de moralité et inculquent l'obéissance. (Prost, 1968 : 10)

A. Prost distingue ainsi « l'école des notables » et « l'école du peuple ». A l'école des notables, on enseigne les lettres (la grammaire française raisonnée héritière de Port-Royal avec la comparaison systématique des langues mortes et des langues vivantes et l'étude d'auteurs littéraires, modèles d'écriture et de rhétorique). À l'école du peuple, on pratique le français élémentaire (le vocabulaire est restreint, la grammaire est simplifiée).

L'école reproduit aussi la division de la société en républicains et conservateurs, c'est-à-dire entre garants de l'idéologie dominante et garants de l'idéologie de l'Église catholique, traditionnellement attachée à la monarchie : aux premiers, l'école laïque qui a pour mission de fortifier le régime, aux seconds, l'école libre qui répète son irréductible différence.

Cette configuration particulière de l'école sous la Troisième République suscite une interrogation, celle de savoir si le parcours scolaire a une incidence sur l'intériorisation des normes linguistiques et de la morale républicaine.

Revenons maintenant à l'objectif politique des Républicains. Cet objectif, on l'a vu, consistait à établir un consensus sur le régime républicain et à œuvrer à l'unité de la nation. On a donc affaire ici à un républicanisme rassembleur et pragmatique. Rassembleur parce qu'il veut bâtir la cohésion nationale en inculquant à tous les Français une langue et une culture communes. Pragmatique parce qu'il veut réconcilier les Français en réformant la société en douceur, c'est-à-dire sans remettre en cause la hiérarchisation des classes sociales (en maintenant l'école des notables et l'école du peuple), sans heurter de front libres penseurs et congréganistes (en adoptant une solution empirique sur la querelle scolaire).

Les deux volets de cet objectif sont donc contradictoires : une institution scolaire qui reproduit les différences idéologiques et les divisions de classes peut-elle parvenir à assurer la cohésion du peuple français ?

L'étude du lien entre écriture des poilus et normes scolaires se fera par la comparaison de deux descriptions (voir appendices 1 et 2) : la première est tirée de la

correspondance d'André Fugier (1896 – 1966), bachelier de l'école catholique, à ses parents, la seconde provient de la correspondance de Baptiste Lapouge (1885-1973), peu-lettré<sup>1</sup> de l'école publique, à son épouse Suzanne. Fugier était un élève brillant, qui se destinait à la carrière militaire – il reçut une formation accélérée d'officier à Saint-Cyr et partit pour le front en 1915. Le jeune aspirant grenoblois y fut grièvement blessé en 1917 (amputation à la cuisse droite). Lapouge, lui, était un paysan corrézien, propriétaire d'une petite exploitation à Laleu près de Perpezac-le-Noir, qui parlait limousin et qui avait quitté l'école depuis une quinzaine d'années en 1914. Lapouge fut mobilisé dès le début de la guerre ; il resta canonnier-conducteur dans l'artillerie jusqu'en 1919. Les aléas de la guerre amenèrent donc ces deux hommes aux parcours scolaires dissemblables à produire des écrits comparables puisque relevant tous deux d'une correspondance privée familiale, rédigés sur le front de Lorraine à la même époque et ayant une visée pragmatique identique. Leur objectif était de maintenir le lien avec les personnes proches dont ils étaient géographiquement séparés. Les textes choisis sont deux descriptions enthousiastes<sup>2</sup> : Fugier relate son arrivée sur le front, Lapouge décrit un défilé de troupes écossaises. A travers ces récits<sup>3</sup>, nous verrons dans quelle mesure les deux soldats ont intériorisé la norme et les codes linguistiques et quels sont les écarts manifestés. L'analyse portera essentiellement sur les traits stylistiques des textes. Elle s'inspire de la méthode du cercle philologique de Leo Spitzer résumée comme suit par Jean

---

<sup>1</sup> Sur l'étude linguistique de l'idiolecte d'un poilu peu lettré, voir Klippi, C (à paraître).

<sup>2</sup> Les deux lettres ont été sélectionnées parmi des fonds plus importants. Le fonds Fugier, conservé au centre de documentation de l'historial de Péronne, est composé de 254 lettres écrites entre octobre 1915 et janvier 1918, d'un journal de guerre, de photographies et de dessins du front et d'un carnet de campagne réalisé après la guerre. Le fonds Lapouge (82 lettres) a été trouvé au Centre d'Études Edmond Michelet à Brive. Ces documents, qui constituent une partie du corpus de la thèse de doctorat à laquelle je suis en train de travailler, seront édités dans leur intégralité à la publication de la thèse. L'orthographe des textes originaux a été scrupuleusement respectée pour éviter autant que faire se peut qu'interprétation et transcription ne se confondent.

<sup>3</sup> Les longueurs respectives des deux lettres sont symptomatiques du reste de chacune des correspondances.

Starobinsky (Spitzer, 1970 : 19) : « Apercevoir un *écart* stylistique par rapport à l'usage moyen ; évaluer cet écart, qualifier sa signification expressive ; concilier cette découverte avec le ton et l'esprit général de l'œuvre ; à partir de là, définir plus amplement le caractère spécifique du génie créateur et, à travers lui, une tendance de l'époque ». Il s'agira, en comparant les deux écritures, de voir comment les deux soldats s'y prennent pour construire des récits réalistes, personnels et convaincants à même de maintenir le lien avec leur famille.

### **1. Un récit réaliste – maintenir le lien par l'effet de réel**

Pour donner une description réaliste, animée et frappante de son arrivée sur le front, Fugier use de l'HYPOTYPOSE, une figure de rhétorique définie par le rhéteur latin Quintilien (1832 : 221) dans *Institution oratoire* comme « la représentation si vive des objets par la parole, qu'on croit plutôt les voir qu'en entendre le récit ». On voit là une trace de la formation secondaire de Fugier, formation dans laquelle les humanités latines tiennent une place prépondérante. Cette hypotypose est mise en œuvre par divers moyens stylistiques. Fugier commence par une énumération, doublée d'une ellipse du verbe :

- (1) En arrivant à Lunéville, traces de guerre : ponts détruits, villages en ruines, bombes, trous d'obus.

Le style coupé brosse un tableau du paysage environnant, dont l'image se forme dans l'esprit du lecteur. Ce dernier peut alors s'imaginer découvrir le paysage avec les yeux du jeune aspirant et en même temps que lui. Il le suit pas à pas par la progression thématique à thème constant *nous* :

- (2) Nous voici au cantonnement [...]. Nous descendons. [...] Nous partons [...].

Il l'accompagne heure par heure :

- (3) a. vers 3 h

b. A 7h

Le récit est également ancré dans le cadre spatio-temporel par l'utilisation de déictiques qui ajoutent au dynamisme du récit :

(4) a. voici la cabane du colonel

b. Me voilà à la 21

Le réalisme du récit est renforcé par une DESCRIPTION EXPERTE, EXACTE ET PRECISE. Experte parce qu'agrémentée d'un schéma explicatif et réalisée avec un vocabulaire spécialisé (en italique dans la citation) :

(5) On construit des *blockhaus*, tout en *superstructure*, formés de *gabions* et de sacs de terre, circulaires et n'ayant qu'une pte entrée. Au centre, on creuse un réduit solide contre le bombardement Le pourtour est garni de *plaques de blindage crénelées* L'ensemble est entouré d'un fort réseau de fil de fer, qui relie le *blockhaus* (ou : poste) au voisin, distant de 25 à 120m.

Le mot blockhaus est même explicité entre parenthèses, ce qui montre le souci didactique de Fugier qui ne perd pas de vue son objectif ultime : réaliser l'image de ce qu'il a eu sous les yeux dans l'esprit de ses correspondants par la mise en mots de ce qu'il a vu.

Lapouge a le même souci didactique que son frère d'armes : pour s'assurer que sa femme a bien compris, il reformule le mot

(6) Bignoux

en utilisant un régionalisme :

(7) autrement <dit> une Chabrete.

Cet exemple atteste les dires de Françoise Gadet (1992 : 22), lorsqu'elle affirme qu'un locuteur du français populaire est capable de variation, qu'il « a accès à différents registres ». Dans l'exemple suivant,

(8) le travail que nous avons nous ~~tue~~ <fatigue> pas

Lapouge écrit d'abord le mot qui lui vient naturellement « tue » avant de se reprendre et de le remplacer par le mot « fatigue », adaptant ainsi son vocabulaire à sa



destinataire et trahissant aussi son aspiration à se conformer au standard (pas de langage familier dans un texte écrit). De même, l'usage du participe présent dans :

(9) Malgres que ayant les mains un peut engourdie par le froid Je te traçes  
quelques lignes

marque cette préférence des peu-lettrés, déjà constatée par G. Ernst (2003 : 94), pour « des éléments du discours écrit à d'autres mots ou constructions qui – pour eux – ont l'air d'être plus bas, plus familiers ».

Chez Fugier, la maîtrise d'un vocabulaire étendu et l'usage d'un langage soutenu se mêle au langage bas :

(10) a. je la ponds  
b. boire le jus

Le bon élève qu'est André Fugier manifeste ainsi une certaine désinvolture et ironie à l'égard de la norme. L'objectif n'est pas d'écrire un texte conforme aux normes académiques, mais bien de rendre le quotidien des poilus<sup>4</sup>. Il s'agit de restituer dans l'écrit l'émotion de la langue parlée. Il est nécessaire d'user du vocabulaire des poilus, de leurs expressions colorées, pour rendre la réalité de leur expérience. Henri Barbusse, dans *Le feu*, ne dit pas autre chose quand il met ces mots dans la bouche de Barque :

si tu fais parler les troufions dans ton livre, est-ce que tu les f'ras parler comme ils parlent, ou bien est-ce que arrangeras ça, en lousdoc ? C'est rapport aux gros mots qu'on dit. Car, enfin, pas, on a beau être très camarades et sans qu'on s'engueule pour ça, tu n'entendras jamais deux poilus l'ouvrir pendant une minute sans qu'i's disent et qu'i's répètent des choses que les imprimeurs n'aiment pas besef imprimer. Alors, quoi ? Si tu ne le dis pas, ton portrait ne sera pas r'ssemblant.

Les « emprunts expressifs » (Frei, 1929 : 243), dont Fugier use avec tact – « l'émoi de l'argot s'épuise vite » (Céline, 1955 : 31) –, sont un choix conscient de l'auteur de

---

<sup>4</sup> Ce mélange des registres de langue montre également que Fugier est conscient des clivages sociaux. Il conserve son langage, révélateur de sa classe sociale, mais aspire à intégrer une nouvelle catégorie, celle des soldats en s'appropriant un langage de poilu.

la lettre pour accentuer le pouvoir d'évocation et l'effet de réel<sup>5</sup>. Mais alors que Barbusse abandonne l'usage de l'argot à ses personnages, Fugier, lui, le reprend à son compte. En ce sens, l'écriture du soldat se rapproche de celle Louis-Ferdinand Céline, « premier romancier contemporain qui ait pris à son compte l'emploi de l'argot par le narrateur du récit » (Rigaud, 1972 : 54, cité d'après Latin, 1988 : 42). Dans *Voyage au bout de la nuit*, on trouve aussi la coexistence des registres de langue. Ainsi, dans l'extrait suivant, le terme argotique « canard » pour cheval (Dauzat, 2007 : 225) jouxte le passé simple « parvînmes » :

J'emmenai le canard. Prudence pour filer plus vite si on était mal accueilli. Nous parvînmes au passage à niveau, levés ses grands bras rouges et blancs.

Cet extrait peut être rapproché des phrases ci-dessous, dans lesquelles Fugier use de l'argot « Boches » et du passé simple « fut » :

(11) [...] c'était une diversion des Boches pr attaquer pl. à l'E, attaque qui a piteusement échoué du reste. Tel fut mon baptême du feu.

Céline aussi voulait « rendre le langage français écrit plus *sensible* plus *émotif*, le *désacadémiser* » (Hindus, 1969 : 137). Il exprime cette aspiration qu'on peut deviner dans l'écriture de Fugier de « *resensibiliser la langue*, qu'elle *palpite plus qu'elle ne raisonne* » (*ibid.*).

Lapouge et Fugier utilisent donc tous deux le langage d'en bas : l'un par mégarde, l'autre délibérément<sup>6</sup>. Chez l'un comme chez l'autre, l'impression de véracité du récit s'en trouve confortée.

---

<sup>5</sup> « La "langue supérieure" emprunte à la "langue inférieure" » pour conférer « par évocation de milieu, un import spécial ». (Frei, 1929 : 285-286).

<sup>6</sup> Ce constat de G. Ernst (2010 : 548) qui compare deux textes de deux hommes du peuple du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles pourrait s'appliquer aux deux poilus : « Ménétra [Fugier] aime l'expression colorée et les locutions populaires. Si Chavatte [Lapouge] emploie parfois un mot régional ou une expression plutôt populaire, c'est parce que pour lui c'est une façon normale de s'exprimer. Ménétra [Fugier], au contraire, est bien conscient d'employer des expressions qui, en général, ne trouvent pas de place dans les textes écrits de son temps ».

Le recours abondant aux chiffres donne, lui aussi, une impression de précision et d'exactitude. Il est utilisé autant par Fugier :

(12) a. je pars av. 30h et 2 sergts

b. J'ai vu un frêne d'au moins 50 cm de diamètre coupé net par un 105

que par Lapouge :

(13) a. ont voit leurs jambes jusqu a montrer cuisse

b. chaque regiment a 4 tambour et 18 Bignoux

c. deux rubants bleus qui decende au millieux du dot

Chez Fugier, cette impression d'exactitude est renforcée par le fait que même sur la violence de son baptême du feu, il ne fait pas l'impasse :

(14) a. violent bombardem<sup>t</sup>

b. un ouragan de balles et d'obus

Sa préoccupation première n'est pas d'épargner ses parents, mais bien de leur faire partager, voire de leur faire vivre par procuration ce qu'il a vécu. Ce faisant, il solidifie le lien affectif qui le rattache à eux.

Le rythme des phrases de la lettre de Fugier accentue cet effet de réel. C'est notamment le cas lorsque Fugier relate son baptême du feu. Il met en relief la successivité des phases de la bataille en alternant STYLE TELEGRAPHIQUE et longueurs. Les actions des soldats et/ou de Fugier se font dans des phrases longues et presque sans pause

(15) Nous sautons tous dans un boyau qui se trouvait là bien à propos et pendant 10 min. un ouragan de balles et d'obus passe au dessus de nos têtes

pour marquer le caractère précipité de la réaction des hommes aux impondérables de la bataille, qui eux, font l'objet de constructions nominales

(16) une accalmie

ou de formulations ramassées

(17) Le feu cesse.

Le fait d'interrompre les longueurs par des formules courtes donne un rythme saccadé qui rend à la fois et le rythme de la bataille, fait d'accélération brutales et d'attente immobile, et le rythme cardiaque des poilus qui s'emballe, s'arrête, reprend et se calme petit à petit. Il s'agit bien là de reproduire la réalité pour donner l'illusion du réel.

Chez Lapouge, les fréquentes ellipses du sujet rappellent le style télégraphique de Fugier.

(18) Sui bien heureux mas bonne Suzette de te savoir en bonne sante

Mais l'écart au standard s'explique ici par des causes différentes. Alors qu'il s'agit chez Fugier d'un procédé stylistique conscient, chez Lapouge, c'est un emprunt structurel involontaire du limousin vers le français. L'occitan a conservé des désinences verbales exprimant par elles-mêmes la personne, ce qui rend redondant l'emploi des pronoms sujet. Ainsi, « la plupart des parlers occitans conjuguent les verbes sans clitique sujet (flexion *pro drop*) » (Sibille, 2012 : 401). Baptiste transpose cette manière de faire en français, lorsque désinence verbale et contexte permettent de ne pas avoir de doute sur la personne.

Fugier utilise aussi le style télégraphique pour la description de la zone de combat, et ce à deux fins : celle de dépeindre le chaos et la multitude désordonnée :

(19) a. ponts détruits, villages en ruines, bombes, trous d'obus

b. Partout des maisons de troncs d'arbres, élevées de 50 cm au dessus du sol, des cuisines, des installations diverses, modèles d'ingéniosité

celle de rendre la successivité dans le temps et dans l'espace :

(20) a. Nous voici aux cantonnements

b. Des arrêts de changem<sup>t</sup> de voiture, des cantonnem<sup>ts</sup> traversés, puis la forêt de P.

Ainsi dans le paragraphe suivant,

- (21) En arrivant à Lunéville, traces de guerre : ponts détruits, villages en ruines, bombes, trous d'obus. Nous débarquons à Lunéville y trouvons le convoi de ravitaillem<sup>t</sup> de notre rég<sup>t</sup> et ns voici partis en voiture vers le 29922, qui a déjà fait 10 jours de 1<sup>ère</sup> ligne et auquel il n'en reste donc que 2.

le style télégraphique, opposé aux longueurs, est utilisé pour décrire. Le rythme haché de la première phrase, obligeant à faire des pauses, laisse au paysage le temps de se révéler aux yeux du lecteur, tandis que la fluidité de la phrase suivante donne une impression de déplacement rapide.

Par contre, dans

- (22) Des arrêts de changem<sup>t</sup> de voiture, des cantonem<sup>ts</sup> traversés, puis la forêt de P ; une belle route de 12 km la traverse, tout en troncs recouverts de terre, œuvre gigantesque de la troupe.

le style télégraphique, opposé au style expressif, est utilisé pour rendre le mouvement. La première partie de la phrase marque la successivité d'événements répétitifs, la deuxième partie, de style expressif, évoque la contemplation d'un paysage. Remarquer aussi l'harmonie de la phrase partagée en deux propositions ternaires.

Ces deux exemples prouvent la dextérité de Fugier dans le maniement de la langue. Un même style, le style télégraphique, est exploité à deux fins opposées : dire le déplacement chronologique, faire une description chaotique.

Par contre, la description de la première ligne est tout autre : elle est organisée. Fugier a recours à une phrase d'introduction:

- (23) Cette partie du front n'est en rien semblable à celle que décrivent les journaux.

Il décrit ensuite les blockhaus vus de façon générale :

- (24) On construit des blockhaus, tout en superstructure, formés de gabions et de sacs de terre, circulaires et n'ayant qu'une pte entrée.

avant de les décrire du centre vers la périphérie :

(25) Au centre [...]. Le pourtour [...] L'ensemble [...]

Il termine en évoquant des points précis, soulignant la solidité, la sûreté et l'ingéniosité de l'ensemble.

En présentant les effets des attaques allemandes sous forme de description chaotique, Fugier amène le lecteur à associer l'ennemi au désordre. En présentant les ouvrages défensifs français sous forme de description organisée, Fugier amène le lecteur à associer armée française et structuration. Autrement dit, l'armée allemande et ses attaques font naître le chaos, l'armée française et ses ouvrages défensifs ramènent l'ordre. Au-delà de l'effet de réel, le style est donc aussi travaillé pour orienter la sensibilité de ses lecteurs. De la même façon, Fugier va orienter le discours en vue de se façonner à travers lui une certaine identité. Pathos<sup>7</sup> et ethos<sup>8</sup> sont ainsi mis en œuvre pour mobiliser l'affectivité des destinataires : Fugier élabore un récit subjectif pour maintenir entre lui et ses parents une complicité essentielle à la préservation de l'attachement.

## **2. Des récits personnels – susciter une communauté de sentiments par l'ethos et le pathos**

Pour montrer qu'il répond aux attentes de ses parents, Fugier argumente par L'ETHOS en faisant passer ses qualités de soldat dans le récit. Ainsi, il se construit, à travers son discours, une certaine image : celle de quelqu'un d'efficace, quelqu'un de courageux et d'entreprenant, quelqu'un de responsable.

L'écriture de Fugier se caractérise par sa concision et son pragmatisme. Si Fugier veut faire découvrir à ses parents le front dans sa réalité, il ne leur soumet toutefois

---

<sup>7</sup> « Construction discursive de l'émotion que le locuteur entend provoquer dans son auditoire » (Amossy, 2000)

<sup>8</sup> « Construction d'une image de soi dans le discours » (Amossy, 1999).

pas un récit exhaustif. Fugier focalise sur certaines scènes au détriment d'autres, et ce en usant de l'alternance entre temps du passé et présent historique. Le choix des temps verbaux se fait en corrélation avec la volonté de se polariser sur un événement ou non. Fugier opte pour les temps du passé pour les événements sur lesquels il passe rapidement, soit le voyage :

(26) Du voyage, pas grand-chose à dire

et le bilan de la bataille :

(27) c'était une diversion des Boches

Par contre, il recourt largement au présent historique pour dramatiser ce sur quoi il insiste (la description minutieuse de la zone de front, la bataille). L'action ne semble ainsi plus avoir lieu dans le passé, mais au moment même où le narrateur écrit. Cela donne l'impression au lecteur que les événements se déroulent en direct, sous ses yeux.

Comme nous nous intéressons généralement beaucoup plus à ce qui se passe aujourd'hui qu'à ce qui s'est passé autrefois, un narrateur ne manque pas de substituer le présent au passé dans le cours de son récit, pour intéresser davantage son auditeur ou son lecteur : c'est ce qu'on appelle le *présent historique*, qui donne en effet plus de vivacité au récit quand il interrompt à propos la série des passés. (Martinon, 1927 : 339).

Ce stratagème permet à Fugier d'être particulièrement synthétique et bref sur ce qui est secondaire. Il va à l'essentiel : il n'hésite pas à recourir abondamment aux abréviations et use d'un style laconique :

(28) Journée d'hier, nuit et matinée d'aujourd'hui très calmes.

Ce laconisme, teinté de fermeté ramassée dans les formules à structure binaire, est utilisé tantôt par souci d'efficacité

(29) a. Du voyage, pas grand-chose à dire

b. Le soir, même mission

tantôt pour dramatiser sans sentimentalisme

(30) En arrivant à Lunéville, traces de guerre.

Ferme et efficace dans sa manière d'écrire, Fugier donne l'impression de l'être aussi dans sa manière d'être.

Et le comportement dont Fugier dit faire preuve lors de l'attaque allemande conforte ce jugement. Dans le feu de la bataille, Fugier, même s'il est un bleu, ne se perd pas en atermoiements inutiles. Il se montre réactif :

(31) nous sautons tous dans un boyau

et entreprenant :

(32) je vais chercher des ordres à la gd-garde.

Il se révèle aussi courageux :

(33) nous en profitons pour aller chercher des fusils,

et responsable

(34) reviens vers mes hommes et les conduit au blockhaus.

Pour montrer qu'il est un fils digne de son capitaine de père, Fugier va orienter le discours pour s'allouer une aura de héros d'épopée. Il ne dit ni son angoisse ni ses appréhensions ; il tait sa peur. Il fait de la bataille un récit épique, dont il est le principal protagoniste, en enchaînant les actions au présent de l'indicatif<sup>9</sup>. Ainsi la concomitance présent-verbos de mouvement

(35) a. sautons

b. rentrons

c. vais chercher

d. reviens

souligne l'urgence de réaction face à la proximité du danger. Mais c'est surtout la mise en relief par l'utilisation du passé simple qui permet de romancer cette expérience :

---

<sup>9</sup> Sur l'expressivité du présent historique, voir Frei (1929 : 247).



(36) Tel fut mon baptême du feu.

Fugier se fait ainsi héros de roman d'apprentissage, venant de vivre un rite de passage. Ce baptême du feu fait de lui un véritable soldat<sup>10</sup>.

Le « besoin d'expressivité » (Frei, 1929 : 233) se retrouve chez Lapouge, lorsque le canonier-conducteur alterne présent de description et imparfait de narration :

(37) onts courais tous au devant onts croyait que cettait une Noce

Mais ce ne sont pas ses qualités de soldat que Lapouge met en avant dans sa lettre : cette dernière véhicule plutôt l'ethos d'un mari aimant, attentionné et souffrant de la séparation. Lapouge se présente avant tout comme un mari, en assignant à Suzanne un rôle d'épouse :

(38) Mon epouse bien aimer

Il est très doux envers Suzanne : il l'embrasse

(39) tendrement

lui

(40) envoie des miller de gros baisers

il utilise toujours le pronom possessif de première personne quand il la prend à témoin, il l'affuble d'un surnom affectueux

(41) Suzette

et la dote d'un qualificatif complimenteur

(42) bonne.

Il n'omet pas en terminant sa lettre d'assurer son épouse de son indéfectible affection :

---

<sup>10</sup> Cette phrase peut être mise en parallèle avec celle que Stendhal met dans la bouche de Fabrice à Waterloo (*La Chartreuse de Parme*) : « Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. » Fabrice, lors d'une bataille historique, se révèle inapte à la carrière militaire, Fugier, lui, fait preuve de ses compétences, mais lors d'une attaque de diversion. Dans les deux cas, il y a inadéquation entre l'âme du héros et la réalité. Autre point commun des deux héros, leur enthousiasme naïf.

(43) demain je tecrirais encore p our te [x] dire ce que je taime.

Lapouge est attentionné envers sa femme : il se plie à ses exigences en adaptant le contenu de ses lettres

(44) Tu vois que je te raconte beaucoup de choses

Il pense aussi à ses beaux-parents à qui il transmet ses salutations et se réjouit des nouvelles de son beau-frère.

Lapouge montre qu'il souffre de la distance que la guerre met entre les deux époux en regrettant de ne pas avoir de nouvelles de sa femme tous les jours :

(45) hier mas Suzanne javez rien reçut

et en exprimant explicitement son regret que Suzanne ne puisse partager ses expériences :

(46) jaurais voulue mas Suzanne que tu voi[x] cella

et en évoquant leur éloignement

(47) de bien loing tenvoie des miller de gros baisers.

Contrairement à Fugier, qui veut se construire un ethos de soldat pour intégrer une nouvelle catégorie, celle des poilus, et montrer ainsi à ses parents qu'il devient conformément à leurs espoirs, un homme accompli, Lapouge, lui, s'efforce de réassurer<sup>11</sup> son personnage de mari. Il s'agit de montrer à Suzanne que la distance et l'expérience de la guerre ne l'ont pas affecté : il est toujours le même, il est toujours l'homme qu'elle aime.

En plus de vouloir susciter la fierté de ses parents pour Fugier ou de vouloir conserver l'amour de sa femme pour Lapouge, les deux hommes s'attachent à

---

<sup>11</sup> Le terme est de S. Branca-Rosoff (1990 : 23), qui observe le même phénomène dans la correspondance de deux soldats méridionaux.

maintenir avec leurs correspondants une certaine COMPLICITÉ. Chez Lapouge, c'est la remarque

(48) ça t'aurais amuser

qui montre que le poilu sait encore ce qui égaye sa femme. Chez Fugier, ce sont les informations données entre parenthèses qui marquent la connivence entre Fugier et ses parents. Fugier utilise ce « procédé de style, hérité de l'antiquité » (Spitzer, 1970 : 277) pour prévenir les questions pratiques de ses parents :

(49) (sans supplément puisque c'étaient des trains m<sup>res</sup>)

ou leurs éventuelles demandes d'éclaircissements

(50) (: ou poste)

et pour donner des informations frappantes, informations qui seront certainement celles que les parents Fugier rapporteront aux proches :

(51) a. (Du reste, presq ts les hommes sont Dauphinois)

b. (il y a un Decauville !).

Fugier va encore plus loin en s'efforçant, par son discours, de susciter chez ses parents des émotions identiques à celles qu'il a ressenties à la découverte du front. Le récit a pour objet de dire le réel, mais de dire le réel tel qu'il a été vécu par Fugier. La subjectivité du récit de Fugier FAIT APPREHENDER A SES PARENTS LE FRONT TEL QU'IL L'A PERÇU. Ces derniers vivent les événements à travers leur fils ; ils peuvent se mettre à sa place, et même partager ses sentiments grâce aux épiphrases. Dans

(52) Me voilà à la 21, Louvat à la 22 ; nous pouvons donc nous voir souvent

la dernière proposition a été ajoutée par Fugier spécialement en vue d'indiquer sa satisfaction de rester en contact avec son camarade. Ces paroles semblent avoir été prononcées par les deux jeunes aspirants à ce moment précis. Même chose quand Fugier s'exclame :

(53) Nous sommes aussi bien que des artilleurs !

le lecteur a l'impression d'entendre Fugier faire cette réflexion aux sous-officiers lorsqu'il découvre le cantonnement. Parenthèses et épiphrases sont des techniques participant à la construction du style émotif.

Jeune aspirant enthousiaste et plein d'entrain à l'idée de découvrir le front, Fugier nous fait partager son excitation en recourant aux phrases exclamatives :

(54) Il y a un Decauville !

et aux reprises mélioratives : ainsi

(55) belle route

est reprise par

(56) œuvre gigantesque,

Sa lettre est émaillée d'hyperboles :

(57) cerf gigantesque

et de répétitions :

(58) jumelle excellente  
l'abri est excellent

les abris sont

(59) très solides

le colonel

(60) très cordial et très aimable

Fugier se laisse aller à l'emphase :

(61) formidable réseau de fils de fer

les hommes ont

(62) beaucoup de goût et ne rechignent pas au travail

Le discours pathémique<sup>12</sup> suscite ainsi la sympathie du lecteur et lui permet véritablement de participer aux émotions de Fugier.

Alors que Fugier fait un récit hautement subjectif, Lapouge, lui, fait une description plutôt objective<sup>13</sup>. Ainsi les épithètes utilisées sont toutes des adjectifs que l'on peut qualifier d'objectifs si l'on applique la classification psycho-pragmatique<sup>14</sup> de Kerbrat-Orecchioni (1980 : 71):

- (63) a. courts
- b. rouge
- c. grand
- d. bleus
- e. jeune

On ne relève ainsi qu'une seule épithète subjective, l'épithète

- (64) guerrier

Il y a quand même, chez Lapouge, mise en œuvre de persuasion par le pathos, notamment lorsqu'il veut prouver son attachement à sa femme en affirmant ne pas vouloir la priver de nouvelles même si l'acte d'écrire lui est physiquement douloureux :

- (65) Malgres que ayant les mains un peut engourdie par le froid Je te traçes quelques lignes

Ainsi les deux hommes manient ethos et pathos pour construire un récit personnel et créer l'illusion de la coprésence. Cette argumentation par l'ethos et le pathos est d'autant plus efficace qu'elle s'exerce dans le cadre de récits structurés.

---

<sup>12</sup>« L'étude de la dimension pathémique du discours [...] concerne [...] la modulation des états du sujet, ses 'états d'âme' ». (Bertrand : 2000)

<sup>13</sup> Cela peut provenir du fait que Lapouge décrit une situation où il est beaucoup moins engagé que Fugier.

<sup>14</sup> Le terme est d'Eduardo Marquez (1998 : 95).

### 1.3. Un récit structuré – convaincre par le logos<sup>15</sup> et la taxis<sup>16</sup>

#### 1.3.1. Chez Fugier

LA PONCTUATION est beaucoup sollicitée POUR ETABLIR LA LOGIQUE DU TEXTE chez Fugier. Il recourt aux deux-points pour introduire une énumération :

(66) : ponts détruits, villages en ruines, bombes, trous d'obus

pour amener une explication :

(67) ou : poste

ou pour préciser le propos précédent

(68) Les Boches sont à une distance variable : de 25 à 150 m

Moins conventionnelle est l'utilisation des deux-points dans :

(69) J'ai vu un frêne d'au moins 50 cm de diamètre coupé net par un 105 ; l'arbre était tombé debout à côté du tronc et était resté dans cette position : Tout ce tapage n'éloigne pas le gibier et cerfs et sangliers abondent

Le signe de ponctuation a, là, véritablement une valeur organisationnelle : il est utilisé en lieu et place de la conjonction de coordination *or* ou de l'adverbe *cependant*. Dans le paragraphe précédant le signe de ponctuation, Fugier évoque le

(70) tapage

causé par l'artillerie allemande. Les deux-points marquent l'opposition entre ce paragraphe et ce qui suit ; ils permettent de faire la transition et d'amener une idée nouvelle : malgré le vacarme, les animaux n'ont pas déserté l'endroit.

Cette valeur organisationnelle de la ponctuation est encore plus évidente lorsqu'on s'intéresse à un autre signe ayant particulièrement les faveurs de Fugier : le point-virgule. Fugier y a largement recours dans quatre cas de figure : pour exemplifier son

---

<sup>15</sup> « Argumentation rationnelle qui entend persuader par les voies de l'argument et de la preuve » (Amossy : 2008)

<sup>16</sup> « Ordonnance des parties d'un discours » (*Trésor de la langue française, s.v. disposition*)

propos, pour expliquer son propos, pour déduire de son propos une conséquence, et pour expliciter son propos.

Voici quelques exemples choisis parmi les 22 points-virgules de la lettre pour illustrer cette typologie :

Exemplification :

(71) Tout ce tapage n'éloigne pas le gibier et cerfs et sangliers abondent ; il y a 5 jours, un sentinelle du poste que j'occupe actuellement a tué un cerf gigantesque, pesant 150 kgs et qui a figuré à l'ordinaire de la Cie à 2 repas '.

Explication :

(72) Les Boches remuaient un peu, ce matin là ; une patrouille s'est avancée à 10 m d'un de nos postes et a commencé à couper des fils de fer.

Introduction d'une conséquence :

(73) Ils ont beaucoup de goût et d'habileté et ne rechignent pas au travail ; tous les jours naissent des défenses nouvelles.

Reformulation d'une même idée :

(74) D'autres fois ils tirent comme des forcenés et leur artillerie fait des feux de barrage en arrière des blockhaus aussi la forêt est-elle hachée ; des arbres énormes sont coupés.

Fugier l'utilise aussi pour exprimer une rupture :

entre deux événements successifs :

(75) Nous sautons tous dans un boyau qui se trouvait là bien à propos et pendant 10 min. un ouragan de balles et d'obus passe au dessus de nos têtes ; une accalmie.

entre une énumération et un élément englobant :

(76) Partout des maisons de troncs d'arbres, élevées de 50 cm au dessus du sol, des cuisines, des installations diverses, modèles d'ingéniosité ; et toujours, tt autour, un formidable réseau de fils de fer.

dans le milieu environnant :

- (77) Le soir, même mission ; cette fois on entendait un violent bombardem<sup>l</sup> à droite et à la jumelle on voyait l'éclatement des shrapnnels au dessus des bois.

La ponctuation est un outil d'organisation du discours et UN MOYEN D'ARGUMENTATION. Elle se substitue aux connecteurs *donc*, *or* ou *mais*, permet de nuancer un propos et marque la rupture. Elle contribue ainsi à la logique du propos. Elle est la base du mécanisme d'argumentation de Fugier qui veut convaincre de l'authenticité de son témoignage. Elle permet à Fugier de prouver la véracité de ses dires de façon subtile, par la mise en œuvre des procédés d'insistance que sont exemples, explications précises et reformulations.

En observant ces différents exemples, une constante apparaît : la construction argumentative à structure ternaire. Une principale est étayée par deux coordonnées. Par exemple, dans :

- (78) Il y en a partout : il est impossible de sortir des chemins et les feuillus ont leur réseau

on distingue une affirmation en principale et la preuve par l'exemple dans les coordonnées. Ce système est particulièrement convainquant : le fait d'étayer chaque principale, non par une seule proposition, mais par deux propositions coordonnées produit un effet d'insistance, une impression de sincérité qui accentue encore une fois l'effet de vérité du récit.

Fugier ne se contente pas de dire le réel, il démontre la véracité de ses dires dans un discours parfaitement construit. Discours parfaitement construit au niveau de la phrase comme on vient de le voir, mais aussi au niveau du paragraphe et du texte.

- (79) Ils sont d'humeur paisible et de journées s'écourent sans coup de fusil. ~~Je~~ ~~vous~~ D'autres fois ils tirent comme des forcenés et leur artillerie fait des feux de barrage en arrière des blockhaus aussi la forêt est-elle hachée ; des arbres énormes sont coupés. J'ai vu un frêne d'au moins 50 cm de diamètre coupé net par un 105



Dans ce paragraphe, la première phrase peut être considérée comme une thèse, la seconde serait l'antithèse, exemplifiée par l'évocation du frêne. Le point virgule marque l'opposition entre ce qui précède et l'idée nouvelle qui suit, elle-même exemplifiée. Fugier met véritablement en œuvre les principes d'écriture de la dissertation, alors pratiquée dans l'enseignement secondaire : examen des différents points de vue, exemplification systématique des arguments. Fugier écrit sa lettre comme il rédigerait une dissertation en dégageant des idées directrices démontrées par des arguments.

Ces acquis scolaires sont exploités au niveau du texte : LA LETTRE EST STRUCTUREE ET SUIT UN PLAN PRECIS. La première impression est celle d'une organisation fidèle au modèle épistolaire : deux phrases introductives sont suivies d'un récit à taxinomie chronologique (Fugier rapporte les événements le voyage, l'approche de la première ligne, la découverte du front, le baptême du feu dans l'ordre où ceux-ci se sont écoulés) s'achevant sur l'évocation de la situation actuelle de Fugier et ses réponses aux questions de la lettre de ses parents. Mais un examen attentif du texte fait pressentir un agencement plus sagace. La raison d'être du texte, son point d'orgue serait l'évocation du baptême du feu ; le reste ne serait que préparation des correspondants à ce passage, et tranquillisation après-coup. Fugier est en fait partagé entre son désir de transcender sa biographie, de construire sa légende et son devoir de ne pas inquiéter ses proches. Il ne veut minimiser ni la violence de cet événement majeur qu'est son baptême du feu, ni son rôle actif. Il construit donc son récit autour de l'évocation de cet épisode-clé.

Mais il n'évoque pas cette expérience-limite sans prendre des précautions. Il y prépare ses parents, en parsemant son récit d'éléments destinés à les rassurer.

Fugier est bien entouré, entre ses

(80) copains de Cyr

son Lieutenant, de Grenoble comme lui, et les hommes de sa Compagnie, qui sont presque tous Dauphinois.

Fugier est bien installé ; il présente le cantonnement de façon élogieuse :

- (81) Partout des maisons de troncs d'arbres, élevées de 50 cm au dessus du sol, des cuisines, des installations diverses, modèles d'ingéniosité [...]. Ils me conduisent à leur bâtiment, très solidm<sup>t</sup> bâti en bois, à 50 cm du sol, avec fenêtres à glissières en papier huilé ; on dort sur des bas flancs recouverts de paille et l'on mange dans une salle à part, dans des assiettes ! Nous sommes aussi bien que des artilleurs !

et même en première ligne :

- (82) Les blockhaus sont très bien aménagés [...]. Le sol est clayonné ; pas de boue à craindre.

Fugier est bien équipé :

- (83) a. J'ai reçu une jumelle excellente qui me sert bien, et un casque de tranchée.  
b. Nous avons le téléphone

Fugier est bien nourri :

- (84) il y a 5 jours, un sentinelle du poste que j'occupe actuellement a tué un cerf gigantesque, pesant 150 kgs et qui a figuré à l'ordinaire de la C<sup>ie</sup> à 2 repas

Fugier est bien protégé. Il insiste sur les ouvrages défensifs, fiables :

- (85) réduit solide contre le bombardement

et nombreux:

- (86) formidable réseau de fils de fer

Parallèlement il fait monter la tension dramatique par un crescendo dans l'intensité des dangers évoqués :

- (87) a. En arrivant à Lunéville, traces de guerre : ponts détruits, villages en ruines, bombes, trous d'obus  
b. Les Boches sont à une distance variable : de 25 à 150 m. Ils sont à 30 m du poste où je suis actuellem<sup>t</sup>  
c. D'autres fois ils tirent comme des forcenés  
d. une patrouille s'est avancée à 10 m d'un de nos postes et a commencé à couper des fils de fer.

Ce crescendo se termine en point d'orgue avec le récit du baptême du feu.

Fugier fait ensuite retomber la tension en minimisant ce qui vient d'avoir eu lieu, qualifié de

(88) a. chahut

b. diversion

et en ayant recours à la dérision :

(89) ma lanterne m'est indispensable ici ; j'aimerais mieux aller sans pantalon que sans elle.

Puis il s'attache à apaiser ses parents. Il dit le danger écarté :

(90) Journée d'hier, nuit et matinée d'aujourd'hui très calmes

il dit être prémuni du danger :

(91) tous les jours naissent des défenses nouvelles.

La météo même lui est favorable :

(92) Le temps est tr. beau.

La formule conclusive

(93) Tout va donc bien

condense les éléments rassurants en un tout homogène.

Fugier parvient à convaincre de la véracité de son récit, de l'authenticité de ses sentiments tout en transcendant sa biographie et en ayant le soin d'édulcorer la réalité pour ne pas trop inquiéter ses parents. Pour ce faire, il use d'un large éventail de moyens, les uns respectant normes linguistiques et règles de rhétorique, les autres désacadémisant la langue et fomenteurs de licence poétique. Fugier joue et crée avec la langue pour amener (on pourrait presque dire contraindre) son lecteur à ressentir les émotions qu'il veut susciter en lui. Ce même objectif se retrouve chez Céline (2007 : 46) :

j'embarque tout mon monde dans le métro [...] de gré ou de force ! [...] jamais le moindre arrêt nulle part ! non ! au but ! au but ! direct ! dans l'émotion !

La lettre du 10 octobre est emblématique de l'écriture de Fugier. Par sa maîtrise de la langue, il permet à son lecteur de se glisser dans sa peau de jeune aspirant.

### 1.3.2. Chez Lapouge

En ce qui concerne LA STRUCTURE DU RECIT, l'organisation de la lettre de Lapouge, comme l'était celle de Fugier au premier abord, semble fidèle au modèle épistolaire. Cela est surprenant : on pourrait s'attendre à ce que Lapouge, encore sous le coup du spectacle, s'empresse d'entrer dans le vif du sujet, le quotidien sur le front ne donnant que rarement l'occasion de relater des événements cocasses. Or il prend le temps d'amener son récit. Ceci peut être interprété de deux façons. Première possibilité : la longue introduction (évocation du courrier reçu, considérations sanitaires et météorologiques) est un stratagème délibéré ; Lapouge voudrait donner l'impression d'une lettre semblable à toutes les autres avant de surprendre sa femme par une anecdote amusante. Cette hypothèse est appuyée par le fait que l'introduction est articulée à l'anecdote par une transition habile, qui donne l'impression que la structure de la lettre a été mûrement réfléchi

(94) nous allons plus rester longtemp de plus les bruits qui se courait sonts biens exact le 12<sup>em</sup> Corps vas ettre relever dici en ce moment les anglais rapliques

Par cette phrase, Lapouge bascule de l'évocation de sa situation personnelle à l'évocation de l'événement qu'il veut relater.

Deuxième possibilité : Baptiste a intégré la norme épistolaire à un point tel qu'il ne peut entrer dans l'écrit sans recourir aux formules habituelles et à la structure rituelle de la correspondance. La vérité est peut-être entre les deux : Lapouge a certainement réfléchi à l'organisation de sa lettre tout en partant du postulat que celle-ci doit obéir à un schéma particulier.

Les écrits des deux poilus présentent donc des similitudes. Pour autant, ces similitudes découlent de motivations différentes : désir de plier la norme à ses exigences pour Fugier, désir de se plier aux exigences de la norme pour Lapouge. Si Fugier s'attache à faire palpiter la langue, Lapouge, lui, s'applique à la faire raisonner. Il ARTICULE SA DESCRIPTION en deux parties : la première dépeint les soldats, la seconde évoque leur musique. Dans chacune de ces parties, Lapouge pointe d'abord la différence

(95) a. non pas de Pantalons

b. ce n'est pas une fanfare

avant de décrire ce qu'il a vu. Lapouge mène sa description du plus surprenant vers le familier : ainsi il commence par décrire les soldats et leurs costumes avant de parler de leur musique, alors que dans la chronologie des faits, c'est le contraire qui s'est passé : Lapouge a d'abord entendu la musique avant de se précipiter pour assister au défilé. La description du costume militaire se fait lui aussi du plus incongru vers l'attendu : ainsi Lapouge décrit les soldats comme des hommes en

(96) jupons tres courts

(inconcevable), qui ont des

(97) bas qui leurs monte presque aux genoux

(surprenant) et

(98) un Beret qui a deux rubans bleus

(étrange), des

(99) jeune[s] de 17 ou 18 ans

(assez fréquent) qui

(100) ont lair guerrier

(logique). Il utilise trois comparaisons, qui toutes opposent le familier au nouveau, ainsi

(101) Pantalons

est opposé à

(102) jupons.

(103) fanfare

est opposée aux

(104) 4 tambour et 18 bignoux  
la noce

(105) onts croyait que cettait une Noce

est opposée implicitement au défilé militaire de Britanniques. Le texte est donc organisé, et ce même si sa structuration ne s'appuie pas sur la ponctuation ici presque totalement absente, alors que chez Fugier, elle était un instrument fondamental de l'organisation du discours.

Lapouge, quoique peu lettré, n'est donc pas complètement démuni : il développe des stratégies pertinentes et efficaces pour partager ce qu'il a vécu. Son compte rendu est clair ; le lecteur peut se faire une image de la scène et est au fait des sentiments qu'elle a fait naître chez Lapouge (étonnement, distraction, admiration). Il y a là application des principes appris à l'école primaire : clarté de la composition et expressivité<sup>17</sup>. Toutefois Lapouge ne semble pas satisfait du résultat : son récit lui cause une certaine frustration. Il a raconté la scène, oui, mais il n'a pas réussi à la rendre. Il se voit contraint de dire son admiration :

(106) jamais plus de ma vie j'avais vu rien de si beaux

---

<sup>17</sup> « Un texte modèle » à l'école primaire est « un texte qui emploie les mots convenables et qui use d'un style clair, simple, expressif » (Balibar, 1985 : 320).

Sur la clarté de la composition, voir par exemple La deuxième année de grammaire de Larive et Fleury (1911: 159) : « De la clarté du style. Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots, pour le dire, arrivent aisément. (Boileau) 484. Écrire avec clarté c'est écrire de manière à être compris de tout le monde ».

Sur l'expressivité, voir Balibar (1985 : 394) ou Carré et Moy (1885 : 33) : « Règle. 33. Quand on fait une narration, on doit éviter de dire les choses sèchement ».

parce que son français élémentaire ne lui permet pas de la faire passer dans la description (par des hyperboles, ou des exclamations par exemple). Il en est réduit à solliciter la foi de sa correspondante

(107) je te prie de croire

de crainte que ses écrits ne soient pas à la hauteur de son expérience vécue. Lapouge ne peut que regretter par deux fois l'absence de Suzanne

(108) a. j'aurais voulue mas Suzanne que tu voi[x] cella

b. j'aurais ettait heureux mas Suzanne que tu vois cella

pour lui, le réel n'est pas exprimable en mots. Bien sûr, on peut aussi considérer les épiphrases de Lapouge comme une stratégie pour faire imaginer à sa correspondante l'indicible, stratégie dont on ne peut nier l'efficacité. Quoiqu'il en soit son texte, fondé sur « la clarté indiscutable des sens propres » (Balibar, 1985 : 401), relève d'un style d'écriture différent de celui de Fugier.

#### 4. Synthèse

Le texte de Lapouge est dénotatif<sup>18</sup> : il dit l'affection de Lapouge pour sa femme et son souhait de l'avoir à ses côtés. Or cela ne suffit pas et Suzanne Lapouge ne s'y trompe pas. On peut lire son reproche en creux dans cette phrase de son mari :

(109) tu vois que je te raconte beaucoup de chose

Le maintien du lien entre personnes éloignées géographiquement passe en effet par la possibilité pour chacune d'entre elles de se représenter le quotidien de l'autre. La raison d'être de la correspondance entre les poilus et leur famille est de réduire la distance qui les sépare. C'est dans cette optique que Fugier élabore un texte

---

<sup>18</sup> C'est-à-dire référentiel ; le message de Baptiste est informatif. « Il y a ce que *dit* un texte et ce qu'il veut dire ; le français élémentaire est un français au premier degré (ce que dit le texte) qui ne permet pas une lecture au second degré (ce que veut dire le texte) » (Noël, 1987 : 188).

connotatif<sup>19</sup>. Ce n'est pas tant le récit en lui-même qui compte, ce qui est important c'est que par le récit, les parents de Fugier vont pouvoir se représenter le quotidien de leur fils. Il s'agit de garder le contact. Fugier connaît les artifices – la rhétorique, les procédés stylistiques – à mettre en œuvre pour que le lecteur s'identifie au héros. Il n'a alors pas besoin d'exprimer explicitement son affection à ses parents puisqu'il a les moyens linguistiques de les rendre présents sur la scène qu'il décrit, puisqu'il maîtrise les outils littéraires utiles pour faire partager son état d'esprit, puisqu'il a le don de se rendre présent à ceux qu'il aime.

## 5. Conclusion

Au vu de ces deux descriptions, deux constats peuvent être formulés. L'écriture des deux soldats témoigne d'une intériorisation des normes scolaires à un certain degré. Il n'y a cependant pas aliénation aux codes, puisque les deux soldats s'autorisent des écarts.

L'écriture des deux soldats reflète la division de la société en classes. Le texte dénotatif montre qu'à l'école primaire, il s'agit d'apprendre à s'exprimer correctement, tandis que le texte connotatif montre qu'à l'école secondaire, il s'agit d'apprendre à manier la langue. L'analyse comparative de deux écritures révèle la « déchirure du pouvoir d'expression » (Balibar, 1985 : 406) entre un bénéficiaire de l'instruction primaire, soumis à la norme scolaire et un bénéficiaire de l'instruction secondaire, affranchi de la norme scolaire. L'école serait ainsi un instrument de perpétuation des classes sociales, en transformant la diversité des conditions en dualité des cultures. Cette hypothèse soulevée par l'analyse de deux fragments de correspondances devra cependant être confirmée par l'examen méthodique d'un corpus plus large pour pouvoir affirmer que l'école de la Troisième République

---

<sup>19</sup> Entendre par ici que le discours qui « vise avant tout à informer, à décrire, à narrer, à témoigner, oriente le regard de l'allocutaire pour lui faire percevoir les choses d'une certaine façon » (Amossy, 2008).



renforce la séparation des classes et le cloisonnement de la société. D'autre part, il faudra aussi prendre en compte l'action unificatrice du système éducatif. Celui-ci s'efforce en effet de faire admettre les classes sociales dans leur hiérarchie en apprenant aux enfants du peuple le respect de l'ordre établi et veut assurer la cohésion nationale en mettant en exergue le patriotisme vu comme une unité qui dépasse et englobe toutes les classes sociales. Reste donc à voir ce que l'écriture des soldats révèle de l'intériorisation ou du rejet de la morale républicaine.

## Références

### *Sources*

- Lapouge, B. (1908-1919). Lettre du 10 mars 1916. In : Fonds Lapouge, Centre d'Études Edmond Michelet. Brive.
- Fugier, A. (1915-1918). Lettre du 10 octobre 1915. In : Fonds Fugier, Historial de Péronne.

### *Etudes*

- Amossy, R. (éd.) (1999) Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos. Genève : Delachaux et Niestlé.
- Amossy, R. (2000) Pathos, sentiment moral et raison : L'exemple de Maurice Barrès. In : Plantin, C., Doury, M. et Traverso, V. (éd.) Les émotions dans les interactions. Lyon: Presses universitaires de Lyon, 313-327.
- Amossy, R. (2008) Argumentation et Analyse du discours : perspectives théoriques et découpages disciplinaires. Argumentation et Analyse du Discours. <http://aad.revues.org/200>.
- Balibar, R. (1985) L'institution du français. Paris : PUF.
- Barbusse, H. (1969) Le feu. Paris : Flammarion.
- Bertrand, D. (2000) Précis de sémiotique littéraire. Paris : Nathan.
- Branca-Rosoff, S. (1990) Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats, Mots 24 : 21-36.
- Buisson, F. (1911 [1887]) Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire. Paris: Librairie Hachette et C<sup>ie</sup>.
- Carré, I et Moy, L. (1885) La première année de rédaction et d'élocution. Paris : Armand Colin.
- Céline, L.-F. (2007 [1955]) Entretien avec le Professeur Y. Paris : Gallimard. <http://archive.org/details/EntretiensAvecLeProfesseurY>
- Céline, L.-F. (1952) Voyage au bout de la nuit. Paris : Gallimard.

- Chervel, A. (1977) ... Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français : Histoire de la grammaire scolaire. Paris : Payot.
- Dauzat, A. (2007 [1918]) L'argot de la guerre. Paris : Armand Colin.
- Ernst, G. (2003) Les "peu lettrés" devant les normes de la textualité. In: Von D. Osthus, C. Polzin-Haumann, C. Schmitt (éd.) La norme linguistique. Actes du colloque tenu à Bonn le 6 et le 7 décembre 2002, Bonn : Romanistischer Verlag Hillen, 83-98.
- Ernst, G. (2010) qu'il n'y a orthographe ny virgule encorre moins devoielle deconsol et pleinne delacunne : la norme des personnes peu lettrées (XVIIe et XVIIIe siècles). In: M. Iliescu, H. Siller-Runggaldier, P. Danler (éd.) Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Innsbruck 2007, Berlin / New York (De Gruyter). Bd.3, 543-551.
- Frei, H. (1982 [1929]). La grammaire des fautes, Genève : Slatkine.
- Gadet, F. (1992). Le français populaire, Paris : PUF.
- Hindus, M. (1969). L.-F. Céline tel que je l'ai vu. Paris : L'Herne.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1980). L'énonciation : de la subjectivité dans le langage. Paris : Armand Colin.
- Klippi, C. (à paraître). Letters from Gaston B. – a prisoner's voice during the great war. In : Van der Wal, M. & Ruthen, G. (éd.) Touching the Past: (Ego)documents in a linguistic and historical perspective.
- Larive et Fleury. (1871 [1911], 125e édition) La deuxième année de grammaire. Paris : Armand Colin.
- Latin, D. (1988) Le Voyage au bout de la nuit de Céline : roman de la subversion et subversion du roman. Bruxelles : Palais des Académies.
- Maingueneau, D. (1979). Les livres d'école de la République, 1870-1914. Paris : Le Sycomore.
- Marquez, E. (1998). Classification des adjectifs : étude exploratoire sur l'organisation sémantique-pragmatique des adjectifs. In : Langages, 32e année, n° 132.
- Martinon, P. (1927). Comment on parle en français. Paris : Larousse.
- Rigaud, A. (1972). L'argot littéraire (II). La langue verte du roman noir. L'information littéraire 238 : 50-55.
- Prost, A. (1968). L'enseignement en France 1800-1967. Paris : Armand Colin.
- Quintilien (trad. Ouizille C. V) (1829-1835). Institution oratoire. Tome 4, livre IX. Paris : C. L. F. Panckoucke.
- Sibille, J. (2012). Les clitiques sujets dans le parler occitan de Chiomonte et des Ramats (Italie). Revue de linguistique romane, n°303-304 : 401-435.
- Spitzer, L. (1970) Études de style. Paris : Gallimard.

### **Appendice 1 – Lettre de Fugier à ses parents**

Forêt de ?, le 10 octobre 1915, 7h

Mes chers parents

Je trouve enfin le temps de vous écrire une vraie lettre, mais pas à l'encre (malheureusement pr maman). Je la ponds dans la position classique, ds la tranchée, assis sur des sacs de terre avec pr table une plaque de blindage (voir les photos du matin) et vais tâcher de vous dire ce que nous avons fait depuis notre arrivée ici.

Du voyage, pas gd chose à dire. Vous avez su par mes cartes ses péripéties. Il a été assez fatigant par sa longueur et le fait que nous avons constamment voyagé de nuit, mais certainement ce n'est pas le confortable qui nous a fait faute. Nous avons toujours été en seconde ou en première (sans supplément puisque c'étaient des trains m<sup>res</sup>) et à 3 ou 4 p. compartiment ; nous nous faisons de petites installations confortables pour la nuit, mettant tout en l'air. Ce voyage fut très intéressant par la visite de 2 villes, et très gai. Nous étions avec les aspir<sup>ts</sup> du 299 et du 230, et j'ai retrouvé //retrouvé parmi eux de Champozou et plusieurs copains de Cyr. En arrivant à Lunéville, traces de guerre : ponts détruits, villages en

ruines, bombes, trous d'obus. Nous débarquons à Lunéville y trouvons le convoi de ravitaillem<sup>t</sup> de notre rég<sup>t</sup> et ns voici partis en voiture vers le 29922, qui a déjà fait 10 jours de 1<sup>ère</sup> ligne et auquel il n'en reste donc que 2. Des arrêts, des changem<sup>ts</sup> de voiture, des cantonnem<sup>ts</sup> traversés, puis la forêt de P ; une belle route de 12 km la traverse, tout en troncs recouverts de terre, œuvre gigantesque de la troupe. Nous voici aux cantonnem<sup>ts</sup>. Partout des maisons de troncs d'arbres, élevées de 50 cm au dessus du sol, des cuisines, des installations diverses, modèles d'ingéniosité ; et toujours, tt autour, un formidable réseau de fils de fer. Ns descendons ; voici la cabane du colonel qui nous reçoit, très cordial et aimable et ns donne nos affectations. Me voilà à la 21, Louvat à la 22 ; nous pourrons donc ns voir souvent. Nous partons ts 3 vers les av<sup>ts</sup> postes, où sont nos C<sup>ies</sup>. La mienne n'est pas tout à fait en 1<sup>ère</sup> ligne ; elle //forme une sorte de réserve et est prête à se porter au secours de la 1<sup>ère</sup> ligne, formée de pttts postes à 3 km de là. Je me présente au L<sup>t</sup> Reynaud C<sup>t</sup> la C<sup>ie</sup>, qui me donne le command<sup>t</sup> de la 2<sup>e</sup> S<sup>n</sup> {section} Je cause av. les officiers, qui sont charmants ; le l<sup>t</sup> Raynaud est de Grenoble (Du reste, presq ts les hommes sont Dauphinois). Puis je suis présenté aux ssoff., tous réservistes ayant 14 mois de front, qui se montrent charmants pour moi. Ils me conduisent à leur bâtiment, très solidm<sup>t</sup> bâti en bois, à 50 cm du sol, avec fenêtres à glissières en papier huilé ; on dort sur des bas flancs recouverts de paille et l'on mange dans une salle à part, dans des assiettes ! Nous sommes aussi bien que des artilleurs ! La 1<sup>ère</sup> nuit est bonne. A 7h, je pars av. 30 h. et 2 serg<sup>ts</sup> pour aller travailler en 1<sup>ère</sup> ligne. Par les chemins de bois dont est sillonnée la forêt (il y a un Decauville !) nous arrivons à la grand garde, qui comprend

des abris très solides, et de là aux ptts postes.  
Cette partie du front n'est en rien semblable à celle que décrivent les journaux nous sommes dans un forêt très épaisse, //l'on ne voit pas à plus de 25m. On construit des blockhaus, tout en superstructure, formés de gabions et de sacs de terre, circulaires et n'ayant qu'une ptte entrée. Au centre, on creuse un réduit solide contre le bombardement Le pourtour est garni de plaques de blindage crénelées [schéma explicatif]  
L'ensemble est entouré d'un fort réseau de fil de fer, qui relie le blockhaus (ou : poste) au voisin, distant de 25 à 120 m. Les blockhaus sont très bien aménagés ; le bois est en abondance et les hommes fort habiles. Le sol est clayonné ; pas de boue à craindre. Les créneaux sont solides, les galions doublés d'un mur de sacs à terre. Quant aux fils de fer, c'est un enchevêtrement inextricable de fils de tous systèmes. Il y en a partout : il est impossible de //sortir des chemins et les feuillus ont leur réseau. Cependant, devant certains postes on n'a pu en mettre et on les remplace p. des chevaux de frise q. l'on lance p. dessus le parapet Les Boches sont à une distance variable : de 25 à 150 m. Ils sont à 30 m du poste où je suis actuellement<sup>t</sup>, mais on ne voit rien, à cause de l'épaisseur de la forêt. On les entend travailler, relever les sentinelles, qq fois causer et boire le jus. Ils sont d'humeur paisible et des journées s'écoulent sans coup de fusil. ~~Je vous~~ D'autres fois ils tirent comme des forcenés et leur artillerie fait des feux de barrage en arrière des blockhaus aussi la forêt est-elle hachée ; des arbres énormes sont

coupés. J'ai vu un frêne d'au moins 50 cm de diamètre coupé net par un 105 ; l'arbre était tombé debout à côté du tronc et était resté dans cette position : Tout ce tapage n'éloigne pas le gibier et cerfs et sangliers abondent ; il y a 5 jours, un sentinelle du poste que j'occupe actuellement a tué un cerf gigantesque, pesant 150 kgs et qui a figuré à l'ordinaire de la C<sup>ie</sup> à 2 repas.  
//Je vous disais donc que j'étais parti av. 30 h pr cette 1<sup>ère</sup> ligne. Mes hommes ont été occupés à poser des barbelés à 50 m en arrière d'un poste et moi j'ai fait le tour des postes pour faire connaissance avec le secteur. Les Boches remuaient un peu, ce matin là ; une patrouille s'est avancée à 10 m d'un de nos postes et a commencé à couper des fils de fer. En revenant à la C<sup>ie</sup>, je me suis présenté au C<sup>t</sup> Abadie, C<sup>t</sup> le B<sup>on</sup> {bataillon}, qui est tr aimable.  
Le soir, même mission ; cette fois on entendait un violent bombardem<sup>t</sup> à droite et à la jumelle on voyait l'éclatement des shrapnells au dessus des bois. Vers 3h, je causais av. mes serg<sup>ts</sup> près des travailleurs. Tout à coup, un feu violent part de la ligne allemande, éloignée de 100<sup>m</sup>, et une rafale de balles passe au dessus de nos têtes. Nous sautons tous dans un boyau qui se trouvait là bien à propos et pendant 10 min. un ouragan de balles et d'obus passe au dessus de nos têtes ; une accalmie ; nous en profitons pour aller chercher les fusils, de //l'autre côté de la route et rentrons dans notre trou. Nouvelle sérénade ; les 75 répondent, leurs obus passent au dessus de nous. Ca finit par se calmer. Je vais chercher des ordres à la gd garde, reviens vers mes hommes et les conduit au blockhaus de lagrand garde, où ns sommes bien à l'abri. Le feu cesse. Tout ce chahut ne

nous a coûté que 2 tués et 2 blessés ; c'était une diversion des Boches pr attaquer pl. à l'E, attaque qui a piteusement échoué du reste. Tel fut mon baptême du feu.

A la nuit, nous rentrons dans une obscurité absolue ; ma lanterne m'est indispensable ici ; j'aimerais mieux aller sans pantalon que sans elle.

Seulem<sup>t</sup>, le rég<sup>t</sup> qui devait nous relever est allér repousser l'attaque à l'E et nous reprenons la 1<sup>ère</sup> ligne en attendant qu'il revienne, ce qui ne tardera pas.

Je suis chef du poste 4, av. 17 h. et un sergent Le jour, les hommes se reposent ou travaillent à fortifier le blockhaus. Ils ont beaucoup de goût //et d'habileté et ne rechignent pas au travail ; tous les jours naissent des défenses nouvelles. Journée d'hier, nuit et matinée d'aujourd'hui très calmes.

J'ai reçu hier au crépuscule votre lettre du 3. Je n'ai pas pu aller voir M. Morel à Bourgoin. J'ai reçu une jumelle excellente qui me sert bien, et un casque de tranchée.

La nourriture au blockhaus est apportée 2 fois p. jour. Nous avons le téléphone. L'abri est excellent. Nous sommes relevés demain, si le rég<sup>t</sup> prend définitivem<sup>t</sup> ses 12 j. d'av<sup>t</sup> postes et allons alors à la réserve des av<sup>ts</sup> postes. Le temps est tr. beau. Tout va donc bien. Je ne sais qd je pourrai écrire.

Gros baisers à tous

A Fugier

222<sup>è</sup>, 21<sup>è</sup> C<sup>ie</sup>, 2<sup>è</sup> S<sup>on</sup>  
S<sup>r</sup> 121

## Appendice 2 – Lettre de Lapouge à sa femme

10 Mars 1916

Mon epouse bien aimer  
Malgres que ayant les mains  
un peut engourdie par le froid  
Je te traçes quelques lignes  
hier mas Suzanne javez rien reçut  
mai haujourd hui j'ai eut une  
l ettre et une carte. Sui bien  
heureux mas bonne Suzette de  
te savoir en bonne sante Quand  
a moi mas sante est exelente  
aussi pour le moment et Sui  
tougjour pas trop mal heureux  
le travail que nous avons nous  
~~tue~~ <fatigue> pas trop mai c est ce mauvais  
temp qui nous fait le plus  
//souffrir tougjour de la neige  
jusqu a mit jambe depuis  
le 22 Fevrier a pas seulement  
passez un jour sans en tomber  
je me rappelle pas davoit vue  
pareil moi de mars heureusement  
que les grand jours arrivent  
nous avons plus longtemp a souffrir  
de ce mauvais temp Mas bonne  
Suzanne comme je t'ai dejas  
dit nous allons plus rester longtemp  
de plus les bruits qui se courait  
sonts biens exatct le 12<sup>em</sup> Corps  
vas ettre relever dici en ce moment



les anglais rapliques depuis hier  
a passez dans nottre Villages une  
Vaintaine de regiment je tassure  
quil trouve des hommes et  
a les voir passez nous ont amuser  
//une partie de la journee jaurais  
voulue mas Suzanne que tu voi[x]  
cella ça t'aurais amuser aussi les  
vrais anglais c est pas tres curieux  
car eux sont presque tous embusquer  
dans les ravitaillent ou dans l artillerie  
mai leurs Infanterie comprend  
que des Irlandais ou ecossait  
non pas de Pantalons que des  
jupons tres courts ont voit leurs jambes  
jusqu a montrer cuisse ils ont des  
Bas qui leurs monte presque aux  
genoux attacher avec rubant rouge  
avec un grand noeu en plus un  
Beret qui a deux rubants bleus qui  
decende au millieux du dos ils  
sonts en majeure partie jeune de  
17 a 18 ans mai ont lair guerrier  
il traverse nottre village ou nous  
//sommes cantonée musique  
en tête ce n est pas une fanfare comme  
nous chaque regiment a 4 Tambour  
et 18 Bignoux autrement <dit> une  
Chabrete je te prie de croire  
que ça ronffle le premier  
regiment qui a passez ont courais tous  
au devant onts croyait que cettait  
une Noce. jamais plus de mas  
vie j'avais vue rien de si beaux  
jaurais ettait heureux mas Suzanne  
que tu vois cella. Je ne ten met pas  
plus long mas cherie tu vois que je te  
raconte beaucoup de chose demain  
je tecrirais encore pour te [x] dire  
ce que je t'aime donne le Bonjour  
pour moi a tes parents Je sui  
content que vous avait des nouvelles  
de ton frere je termine mas

Anne-Laure Kiviniemi

Suzanne et bien tendrement je t'embrasse toujours de bien loing t'envoie  
des milliers de gros baisers